

La gratitude à l'épreuve du gouffre

Jean-Claude Ravet

Number 817, Summer 2022

La gratitude

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ravet, J.-C. (2022). La gratitude à l'épreuve du gouffre. *Relations*, (817), 19–22.



Johanne Bilodeau, *Cap Trinité*, acrylique et crayon sur toile, 91 cm x 61 cm, 2017, œuvre tirée de la série *L'invisible traversée*.

« Le monde ne peut rien contre l'homme qui chante dans la misère. »

Ernesto Sabato, *La Résistance*

LA GRATITUDE À L'ÉPREUVE DU GOUFFRE

Jean-Claude Ravet

L'auteur, ancien rédacteur en chef de *Relations* de 2005 à 2019, est chercheur associé au Centre justice et foi

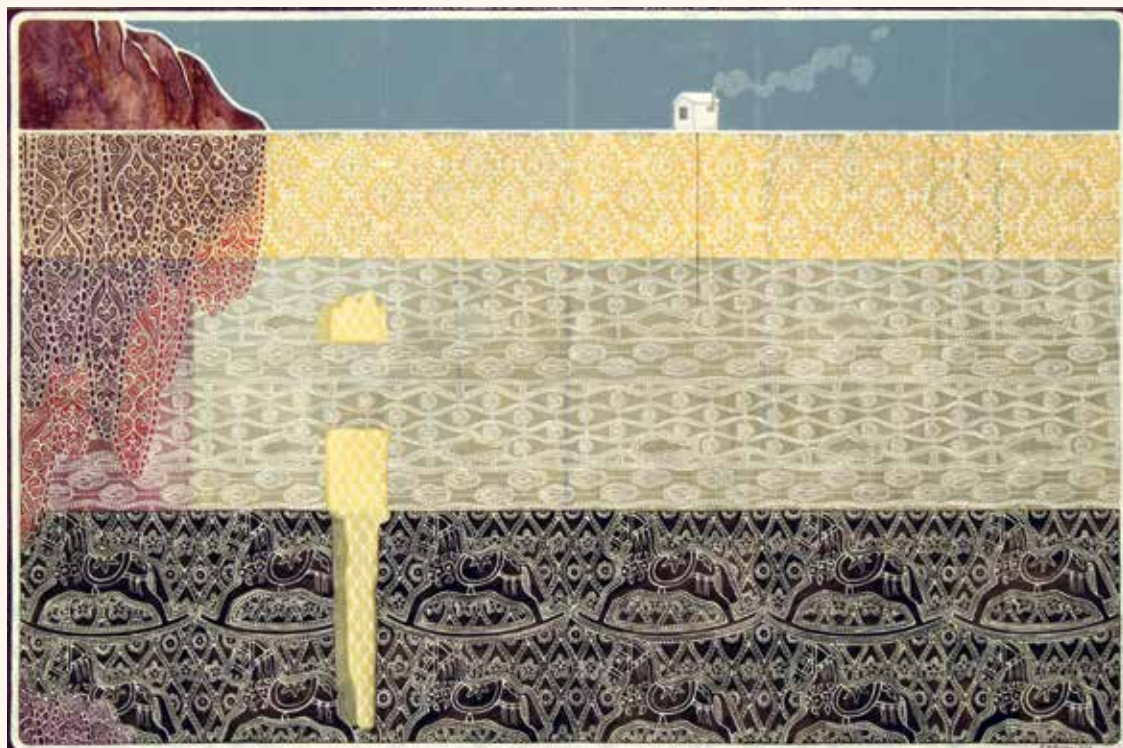
La gratitude, celle qui naît de l'expérience du don de la vie, de la beauté et de la bonté, est à même d'accompagner l'être qui l'a vécue – comme d'autres qui en seraient témoins – jusque dans les pires moments de leur existence.

La gratitude, dans sa plus simple expression, avoisine le merci convenu adressé à un bienfaiteur pour un cadeau ou un geste de sa part – à l'opposé de l'ingratitude, cette impolitesse des hautains à qui tout est dû. Dans sa plus belle expression, elle renvoie à une reconnaissance sans prix pour une faveur, un état ou un événement qui comble, fait grandir, éblouit, sauve, comme un don inespéré, immérité – une grâce. Elle peut s'exprimer sous la forme d'une prière, la plus belle peut-être, parce que la plus gratuite, la plus humble, adressée à Dieu. Mais quand la mort advient, la souffrance, l'angoisse, la destruction, l'horreur, peut-elle passer l'épreuve ou en fait-elle l'impasse ? Est-elle, dans ce cas, condamnée à se taire, pour ne pas être indécence ? Se révèle-t-elle alors une aptitude réservée aux gens repus, préservés du malheur, sans souci ou insouciant, ou au bonheur facile ? Ou bien peut-elle malgré tout couvrir les temps sombres et désespérants de sa lueur et de sa joie, sans être une illusion, un aveuglement, une fuite, une forme de résignation devant l'adversité, telle la gratitude de l'esclave envers son maître de ne pas être battu par lui parce qu'il obéit en tout point à sa volonté ?

Ces questions se posent particulièrement en ces temps où la rapacité humaine fait des ravages, alors que la guerre montre ses crocs et que la Terre comme les pauvres crient devant la violence qui s'exerce contre eux, servant à enrichir quelques-uns et à perpétuer un monde qui menace l'avenir de l'humanité et même de la vie. Y a-t-il encore place pour la gratitude éprouvée devant la beauté du monde ? Y consentir ne signifierait-il pas abdiquer devant l'urgence du combat contre la dévastation de la Terre et les maîtres du temps, leur mirage, leur fuite en avant ou leur cynisme, et devant l'indifférence si généralisée des autres ?



Johanne Bilodeau,
Pêche blanche,
 acrylique et crayon sur
 toile, 61 cm x 91 cm, 2018,
 œuvre tirée de la série
L'invisible traversée.



Lorsqu'elle est convention ou réflexe, attitude insouciance, ronron servile, frivolité de privilégiés, voire technique de bien-être personnel, la gratitude ne peut qu'être vaine dans une expérience limite. C'est dans les moments sombres des histoires de vie personnelles et collectives, sur le fil tendu au-dessus d'un gouffre, quand tout semble conjurer sa présence, que se vérifie sa place incontournable dans l'existence. Le fameux *Cantique des créatures* de François d'Assise n'en est-il pas une parfaite illustration? Cette louange au Très-Haut et Innommable est pleine de gratitude envers les éléments de la création nommés frères ou sœurs — le soleil, la lune et les étoiles, le vent et l'air, l'eau, le feu et la Terre-mère —, auxquels s'ajoutent celles et ceux qui souffrent des épreuves de toute sorte et persévèrent dans la paix, sans oublier « notre sœur la mort corporelle à qui nul ne peut échapper ». Il ne s'agit pas d'un chant candide et gentillet à la nature. Ce chant vient d'un homme épuisé par une vie partagée avec les lépreux de ce monde et donnée à Dieu, un homme au corps défait par la misère et les intempéries, les yeux brûlés par le soleil du désert d'Égypte, presque aveugle, au seuil de la mort. Ce chant est l'expression lumineuse, terrassante, d'une expérience de dépouillement et de communion intime avec la vie, trouvant dans la joie humble sa pure tonalité¹.

Comme une fleur sur des ruines, la gratitude est un chant à la beauté du monde à la barbe du malheur, le chemin improbable que la vie se fraie dans les décombres. Non pas qu'elle en extraie l'être souffrant qui la ressent ou l'exprime, pas plus qu'elle ne l'en désolidarise ou l'illusionne d'être ailleurs. Celui-ci, au contraire, en fait la matière même de son chant, à même d'en distiller un sens inespéré — brèche béante dans le mur opaque du présent.

Gratitude et don de la vie

Ultimement, la gratitude est un *fiat*, un consentement au don insigne de la vie — celui de participer à son aventure toujours renaissante. Elle pointe vers ce quelque chose en soi plus grand que soi : la vie, dont on est un moment unique quoique éphémère, ou, pour certains, par-delà, Dieu, créateur de vie. Or, un tel *oui* à cette donation, qu'on ne peut se donner à soi-même, engage par le fait même à transformer cette dette impossible à rembourser en ressort de son existence. Puisque nul n'est maître de *la* vie, et à plus forte raison de *sa* vie, aussi la faut-il posséder comme l'assoiffé recueille l'eau d'une source de ses paumes creusées : s'il les referme, elle lui échappe. Elle abreuve en restant insaisissable. La gratitude active cette transcendance immanente

qui épure tout en nous maintenant debout, en marche, vivant quand tout vacille autour de soi, désirant, espérant. En dépit des souffrances, du deuil, de l'angoisse, des pleurs, et à travers eux.

Ainsi la fragilité de la vie n'est pas un défaut qu'il faudrait pallier par toutes sortes d'artifices, mais au contraire la condition même de l'essor de la vie, sur laquelle il faut veiller afin de bâtir un monde viable, vivre humainement, préserver les chances de vie à venir. Cette fragilité oriente vers un nécessaire lâcher-prise, un délaissement libérateur — la *Gelassenheit* de Maître Eckhart — au fondement de l'existence, conçue comme désir de vivre — sans toujours comprendre la « beauté » d'une vie, *parfois invivable* (Imre Kertész).

Le monde moderne comme ingratitude

Ignorant les limites et la finitude de la vie, méprisant sa fragilité, la modernité, dans un esprit de conquête et de fausse émancipation, s'est bâtie, outre sur la négation de toute transcendance divine, sur la séparation radicale de l'humain et du monde, de la raison et du vivant — comme si chacun, chacune d'entre nous était une monade autosuffisante et désincarnée. Séduits par la promesse de puissance qu'offrait le chemin d'une raison isolée de la vie — qui s'est révélée destructrice de mondes et d'humanité —, nous en sommes venus à tourner le dos à la gratitude envers la vie, envers la Terre, répugnant à reconnaître l'altérité à l'origine de soi. Telle est la posture ingrate de l'homme moderne, celle de maître et possesseur de la nature, mise à sa disposition en tant que matériau à user, abuser, exploiter, et consommer ou détruire comme bon lui semble. Pour lui, la vie en elle-même n'a pas de sens, outre celui qu'il lui donne par l'exercice de sa volonté arbitraire.

Cette ingratitude, sous la forme de l'*hubris* technique, a eu un coût exorbitant. La violence exercée sur le monde pour le rendre productif, malléable et disponible à souhait nous a appauvris des liens intimes avec une partie essentielle de nous-mêmes, ce qu'on appelle la nature. Nous avons ainsi désappris la conversation avec les choses, devenues objets inertes, et avec les êtres non humains soudain devenus muets². Étrangers au monde, nous sommes devenus toujours plus étrangers à nous-mêmes. Plus nous prenions possession du monde et nous éloignions de la vie, plus nous nous mutilions en même temps que la Terre, emportés par l'*hubris* faiseuse de déserts : tout est permis, tout est possible. Or, dans l'esprit de gratitude, tout n'est pas permis, tout n'est pas possible, car il résiste à réduire tout à l'utile : le beau, le bon, le juste, l'avenir de la vie, ont aussi leur mot à dire.

C'est pourquoi la gratitude participe pleinement à la résistance contre la dévastation du monde et contre l'aliénation régnante. Pas d'issue possible sans un changement radical

de notre rapport à nous-mêmes et au monde sur lequel s'est bâtie notre civilisation. Un tel combat passe par l'apprentissage de la gratitude qui, en laissant libre cours au chant de l'inexprimable, en suspendant pour un temps la raison calculante, contribue à rétablir le lien entre la raison et la vie, et à redonner au sentir la place qui lui revient dans l'existence — « la simple sensation de vivre est pure joie », disait la poète Emily Dickinson.

Sur la route de la résistance

Au tragique d'un monde rendu incapable de remercier, la gratitude insufflé la résistance. En tant que *oui* inconditionnel à la vie, elle induit un *non* catégorique à ce qui l'humilie, la dégrade, l'avilit, aux antipodes d'un *oui* conformiste à l'air du temps. Elle s'exprime tout entière dans le refus de pactiser avec les forces de mort.

La gratitude se mêle sans dissonance aux cris et aux pleurs, et appelle à la persévérance. Elle maintient ouvert le chemin de la vie, entre autres en célébrant la puissance de la naissance et en attisant l'étincelle de l'espérance, qui guide dans la nuit noire et le désert vers des oasis précieux : lenteur, attention, tendresse, entraide, dialogue avec les morts et les vivants.

La gratitude participe pleinement à la résistance contre la dévastation du monde et contre l'aliénation régnante.

En arrachant une part, fût-elle infime, du territoire sous l'emprise de la souffrance, la gratitude empêche celle-ci de régner en maître, d'encloîtrer l'existence dans le non-sens. Pied de nez à l'abdication, elle a partie liée avec le désir infini de vivre, même quand la mort, la haine et le mal semblent déjà célébrer leur victoire. Comme dans l'épisode du roman d'Imre Kertész, *Être sans Destin* (10/18, 2002), où un « Je... pro...teste » émerge de l'amas de corps enchevêtrés où le jeune György Köves, 14 ans, a été jeté, et auquel répond incrédule un détenu chargé de brouetter les cadavres vers les fours crématoires de Buchenwald : « Quoi ? Tu veux encore vivre ! » Ou comme chez Etty Hillesum, exterminée comme tant de millions d'autres à Auschwitz, qui osait jeter à la figure hideuse de l'enfer — où toute espérance est bannie — cette inconcevable affirmation : « La vie est belle ! », comme si elle voulait extirper des crocs même de l'Inhumain la proie qu'il croyait mécaniquement broyer. Pour les maîtres et serviteurs de la mort, la gratitude pour la vie, la beauté, la bonté est un véritable outrage, le signe ultime de leur échec.

Un témoin particulièrement éloquent d'une gratitude qui a passé l'épreuve du gouffre est Maximilien Kolbe. Dans le camp d'Auschwitz, ce franciscain polonais choisit de se joindre aux détenus — se substituant volontairement à l'un d'eux —

condamnés à mourir de faim et de soif dans le bunker de la mort. Grâce au milieu de la barbarie, il accompagna jusqu'à sa mort l'agonie collective par des chants de psaumes, d'actions de grâce. « Où donc est Dieu ? », aurait pu dire un témoin, à l'instar d'Elie Wiesel, qui assista à la lente agonie d'un enfant au bout d'une corde ; et une voix aurait pu sourdre, comme en ce jour-là au-dedans de lui : « Où il est ? Le voici — il est pendu ici, à cette potence » (*La nuit*, Éditions de Minuit, 1958, p. 105). Il agonise dans le bunker. Comme l'écrit Kertész dans *Journal de galère* (Actes Sud, 2010), Kolbe et tant d'autres qui sont inconnus, ont participé, par leurs témoignages de bonté au milieu de l'horreur, à « la révolte de Dieu contre la création manquée » (p. 235)³.

*En arrachant une part, fût-elle infime,
du territoire sous l'emprise de la
souffrance, la gratitude empêche
celle-ci de régner en maître, d'encloîtrer
l'existence dans le non-sens.*

La gratitude en de tels cas-limites est rare, et ne peut être que pure — épurée par l'amour — pour être don et non scandale, pour ne pas faire injure aux victimes, devenir abjecte, répugnante, en laissant non seulement intact le règne de la mort, mais en participant même à sa forfanterie macabre. Primo Levi en fait état dans *Si c'est un homme* (Pocket, 1990). Après une inspection des SS dans sa baraque d'Auschwitz, au cours de laquelle ils décidaient qui allait vivre et qui allait mourir, il entendit un détenu près de lui remercier Dieu de l'avoir épargné. Alors, Levi se dit à lui-même : « Est-ce qu'il ne sait pas, Kuhn, que la prochaine fois ce sera son tour ? Est-ce qu'il ne comprend pas que ce qui a eu lieu aujourd'hui est une abomination qu'aucune prière propitiatoire, aucun pardon, aucune expiation des coupables, rien enfin de ce que l'homme a le pouvoir de faire ne pourra jamais plus réparer ? Si j'étais Dieu, la prière de Kuhn, je la cracherais par terre » (p. 138).

Comment rendre grâce en ces moments si ce n'est en maintenant vivante la bonté, en donnant ultimement sa vie pour les autres — témoignage irrécusable de la beauté de la vie, malgré le mal qui la défigure ? Ou alors, pour les survivants, mutilés à jamais, ce sera en témoignant contre l'horreur, en débusquant ses traces aujourd'hui.

En rendant hommage aux Justes qui, comme ce Lorenzo pour Primo Levi, à qui il doit d'avoir survécu « non pas tant à cause de son aide matérielle que pour [lui] avoir constamment rappelé, par sa présence, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste, des choses et des êtres encore purs et intègres que ni la corruption ni la barbarie n'avaient contaminés, qui étaient demeurés étrangers à la haine et à la peur ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant » (p. 130).

Contre le désespoir

La prière des non-priants de la dernière scène du film *Don't look up* d'Adam McKay (2021) exprime bien la place de la gratitude dans la vie humaine. Elle y est, en l'occurrence, le dernier acte posé avant la destruction de la Terre, mais pour nous, spectateurs, elle s'invite comme l'inauguration d'un changement d'attitude nécessaire si nous voulons que la vie continue. La forme religieuse quasi eucharistique qu'elle prend dans le film évoque cette dimension religieuse de l'existence humaine qu'il faut savoir cultiver, même lorsqu'on n'est pas croyant, comme plusieurs des personnages de cette scène. Chez les insurgés contre l'esprit de destruction, la gratitude situe la quête de sens — le sens du monde et de la vie, Dieu pour Wittgenstein — au cœur de leur combat.

Devant les puissances destructrices à l'œuvre et triomphantes, le culte des idoles de la fatalité et le désespoir qui point, il n'y a pas plus belle expression de résistance que la gratitude pour la bonté, la beauté, la vie, qui jaillissent malgré le mal, l'horreur et la douleur insupportables. Elle aide à vivre et à survivre en invitant à prendre soin de la vie, en retour. « Peut-être est-ce une raison suffisante pour croire que tout n'est pas perdu⁴. » ■

1 — Voir Éloi Leclerc, *Le Cantique des créatures*, Paris, éd. Franciscaïnes, 1970, une analyse faite à la lumière de l'expérience des camps de concentration vécue par l'auteur.

2 — Voir David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013.

3 — Pour approfondir la réflexion sur ces questions, voir Hans Jonas, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Paris, Rivages poche, 1994, et Jürgen Moltmann, *Le Dieu crucifié*, Le Cerf, 1999.

4 — Bernard Émond, « La petite bonté », *Relations*, n° 769, décembre 2013.